

GÉOGRAPHIE

Atlanta

« Je vais faire hurler la Georgie ! »
William Tecumseh Sherman

En 1864, le général Sherman incendie la ville... « La guerre est cruauté », cruauté toute relative, il n'y avait RIEN à Atlanta, juste des aiguillages jusqu'à l'horizon qui avaient donné son *vrai* nom à la ville : Terminus ! Un siècle plus tard, le 26 octobre 1970, c'est *Autant en emporte le vent* à l'envers. Clark Gable et Vivien Leigh fuyaient la ville en flammes dans une carriole tirée par une mule – les fans de Muhammad Ali fondent sur l'Auditorium municipal dans des Rolls-Royce peinturlurées comme un cauchemar psychédélique, des Cadillac le toit en alligator hérissé d'antennes. Maquereaux en pardessus de chinchilla et leurs Pocahontas en micro jupes à franges, caïds de la pègre, escrocs et pickpockets, ils sont venus, ils sont tous là. La plus grosse concentration du Pouvoir Noir – Bill Cosby, Sidney Poitier, Jesse Jackson, Coretta Scott-King et les Supremes – a répondu « présent » pour assister au retour d'Ali.

Le Phénix renaît(ra) de ses cendres.

Aujourd'hui ? 90 millions de passagers transitent par son *hub*... Kasim Reed ! CNN ! Kanye West ! Coca-Cola ! Rem Koolhaas ! Les Jeux olympiques ! Evander Holyfield !

Les 280 000 Noirs d'Atlanta Sud comme un poing serré avec 3 millions de Blancs autour : Cobb, DeKalb, Gwinett, Forsyth, Cherokee, Paulding... les villes en lisière : Buckhead, la Galleria au croisement de la 75 et de la 285, Cumberland Mall, Forsyth Country qui sont la vraie ville.

Roswell
Alpharetta
Marietta
Smyrna
Peachtree Corners
Kennesaw
Duluth
Woodstock
Canton
Dallas
Decatur

Sugar Hill
Villa Rica
Panthersville
Auburn
Lovejoy
Palmetto
Dacula
Bonanza
Chattahoochee Hills

Avant, le seul truc qui clochait à Atlanta, c'était la Georgie autour... l'hibiscus, blanc la journée, rose la nuit du sang versé par les confédérés pour une cause perdue, aujourd'hui, tout cloche... les Supremes dispersées... Vernon Forrest abattu en 2009, O'Neil Bell, abattu deux ans plus tard, « The Real Deal » en faillite... les Cadillac une roue crevée, l'autre dans le fossé... Ali mort et celui qu'il a battu ce soir-là, oublié à jamais.

Atlantic City



La ville du New Jersey a tout misé sur le jeu, pensant reproduire sur la côte Est ce que Las Vegas* avait réussi à l'Ouest. En 1976, les jeux sont autorisés légalement, en 1978, construction du premier casino, par l'odeur alléché, Donald Trump accourt en 1984. Et quoi de mieux pour attirer les clients que des réunions de boxe ? et quoi de mieux pour lessiver des montagnes de billets verts ?

Boxe ! Boxe ! Boxe !

C'étaient les années Tyson.

En 1976, onze réunions avaient eu lieu dans tout le New Jersey, en 1985, Atlantic City en abritera cent quarante-deux.

À la belle époque, à une heure du matin, des escadrilles de bus vomissaient des armadas de ploucs québécois en smokings canadiens, quarante-huit heures plus tard passées à jouer, ils repartaient rincés pour Trois-Rivières, les poches pleines d'échantillons gratuits, juste à temps pour prendre une douche et repartir au boulot.

Atlantic City a été, le temps où tout le monde croyait que les arbres grimperaient jusqu'au ciel, une concurrente crédible de *Sin City*. Sauf que la greffe ne prendra pas, les casinos mettront la clé sous la porte les uns après les autres, le Trump Plaza, le Trump Taj Mahal, le Trump World's Fair qui étaient déficitaires à peine avaient-ils ouverts, tout comme le Revel et l'Atlantic Club, fermeront, laissant des milliers de personnes sur le carreau.

En 2015 : cinq réunions.

Voici venues les années Paris Hilton.

En 2014, dernier grand combat : Sergei Kovalev/Bernard Hopkins. Aujourd'hui le Tropicana essaie de raviver la flamme... on a récemment pu y voir le fils de Bruce Seldon boxer le neveu de Tim Witherspoon. Les pompiers sont retournés faire la sieste.

La municipalité a vendu l'aéroport de Bader Field pour régler ses dettes et réduit ses dépenses au maximum au risque de ne plus pouvoir assurer ses obligations de base, les mesures prises se sont révélées insuffisantes pour enrayer l'hémorragie, les fermetures se succèdent, le chômage augmente, la criminalité avec, Atlantic City est en faillite. Le contrat liant le concours de Miss America à la municipalité a été maintenu jusqu'en 2019, l'année suivante, il aura lieu à Uncasville dans le Connecticut.

Le 17 février 2021, le Trump Plaza, fermé depuis 2009, a été démoli sous les applaudissements de la foule qui avait payé 10 dollars pour assister au spectacle. Avant que l'opération ne soit interdite, le privilège d'appuyer sur le bouton déclenchant les 3 000 bâtons de dynamite destinés à la destruction contrôlée de l'immeuble avait été mis aux enchères (meilleure offre : 175 000 dollars).

Un faux air de Coney Island... les papiers gras virevoltent le long de la promenade, des ivrognes vomissent du vin Gallo par les narines, les flics passent au ralenti dans leurs voitures pie.

* « [La ville](#) qui, non seulement, vous suce l'âme, mais qui l'avale. »

Jim Goad

Autochtones

L'Assassin d'Easton (Larry Holmes), L'Assassin de Tacoma (Freddy Steele), L'Assassin d'Aberdeen (Leo Lomski), L'Assassin d'Alameda (Lou Nova), Le Bombardier marocain (Marcel Cerdan), Le Bagarreur de Manassa (Jack Dempsey), Le Bombardier de Boksburg (Gerrie Coetzee), Le Bûcheron

basque (Paulino Uzcudun), Le Vacher de Caborca (Raul de la Torre), L'Assassin du Michigan (Stanley Ketchel), L'Express d'Atlantic City (Bruce Seldon), L'Express de Scappoose (Andy Kendall), Le Tarzan de Buzenval (Laurent Dauthuille), Le Sheriff d'Albuquerque (Bob Foster), Le Géant de Pottawatomie (Jess Willard), La Bête de l'Est (Nicolai Valuev), La Comète croate (Fritzie Zivic), L'Express de Fargo (Billy Petrolle), Le Dragon italien (Joe Calzaghe), Le Cauchemar nordique (Robert Helenius), La Fierté de Providence (Peter Manfredo Jr), Le Cacique de Bragado (Andres Selva), Le Rocher de Brighton (Scott Welsh), Le Rêve américain (Erislandy Lara), Le Fantôme de Joplin (Jeff Clarke), Le Bombardier de Brixton (Danny Williams), Le Bombardier du Michigan (Marty Marshall), Le Dynamiteur d'Abasto (Emilio Ale Ali), Le Plâtrier de Rochester (Fred Fulton), Le Docker de Conflans (Jean Stock), Le Guerrier polonais (Art Binkovski), La Terreur de Toronto (Larry Gains), La Terreur de Tylorstown (Jimmy Wilde), Le Chevalier du boulevard Woodhaven (Abe Simon), Le Fantôme d'Harlem (Patsy Cline), Le Kid du Conemara (Peter McDonagh), La Rose de Soweto (Dingaane Thobela), Le Marteau de Harlem (James Butler), La Tour Eiffel (Vonzell Johnson), L'Adonis de Buffalo (Joey Giambra), La Terreur de Brooklyn (Terry McGovern), Le Train de Cea (Clemente Ortiz), Le Hulk du Dniepr (Oleg Platov), La Tapette à mouche de Sweetwater (Lew Jenkins), Le Fantôme de Saint Paul (Mike Gibbons), L'Assassin d'Astoria (Paul Berlenbach), Le Démon des Barbades (Joe Walcott), Le Cobra de Guadalajara (Jose Becerra), La Terreur de Toppenish (Larry Buck), Le Chacal de Bacatete (Joe Peregrina), Le Sphinx d'Aldgate (Ted « Kid » Lewis), Le Matador de Zacatecas (Yaqui Lopez), Le Kid de la Casbah (Hocine Khalfi), Le Colosse de Clones (Kevin McBride), Le Laitier d'Irvington (Charley Fusari), Le Marteau-Pilon d'Ibarra (Isidoro Gastagaña), Le Matraqueur de Laon (Gilbert Lavoine), La Fierté de Lowell (Dicky Ecklund), La Terreur de Gould (Al Jones), Le Puisatier de Chelles (Yoland Lévêque), Le Marteau-Pilon de l'Utah (Lamar Clark), Le Bombardier de Bayonne (Charley Norkus), La Terreur blonde de Terre Haute (Bud Taylor), Le Kid d'Olangapo (Dencio Cabanela), Le Magicien d'Égypte (Kabary Salem), Le Tigre de l'Aventille (Leslie Stewart), La Panthère de Camajuani (Clemente Sanchez), L'Étalon italien (Ryan Poletti), La Fierté du Nil (Prince Salah el Din), Le Cauchemar nigérian (Samuel Peter), Le Kid de Durango (Enrique Bolanos), La Scie circulaire de Camden (Dwight Muhammad Qawi), L'Assassin de l'Idaho (Vern Earling), Le Rêve américain (David Reid), Le Tueur à gages du Zambèze (Michaël Norgrave), Le Lion de Monterey (Lauro Salas), La Comète de Compton (Cisco Andrade), Hollywood (Brad Pitt), Le Prince de la Hafsia (Simon Bellaïche), Le Fossoyeur de Montreuil (Jean Ruellet), Le Czar de Bohol (Augusto Cesar Amonsot), Le Fantôme de Drumright (Brad Simmons), Le Nain du Ghetto (Corporal Izzy Schwartz), Le Géant irlandais (Peter Maher), L'Ombre de Leiperville (George Godfrey), Le Tigre de Manille (Macario Flores), La Beauté du Bronx (Al Singer), L'Étalon italien (Frank Lo Porto), L'Espagnol (Rigoberto Alvarez), Le Tyson albanais (Nuvi Seferi), Le Bombardier catalan (Mickaël Diallo), L'Enfant de Penhoet (David Papot), Le Russe (Konstantin Aleksandrov), Le Tigre de Maria Juana (Jose Gregorio Ulrich), Le Bulldog espagnol (Baltasar

Sangchili), Le Tank des Caraïbes (Sherman Williams), La Tempête de l'Illinois (Billy Papke), La Tornade de Tijuana (Antonio Margarito), Le Cyclone de l'Utah (Gene Fullmer), Le Cyclone d'Afrique du Sud (Kid Lavelle), L'Ouragan de Taco (Domingo Mena), L'Ouragan de Cayenne (Jacobin Yoma), L'Éclair des Philippines (Nonito Donaire), Le Cyclone de Guantanamo (Yuriorkis Gamboa), La Tornade du Texas (Jesse James Leija), La Tornade du Nebraska (Jack Taylo...

Catskill



Le genre de petite ville de province que les feuilletons ringards ont rendue si familière au monde que le monde entier y habite... Diet Coke, drugstores, Advil, Joey's Food Market, cartouches pour la chasse, Purina Chows... un supermarché Newberry qui vend tout et n'importe quoi, des croquettes pour chiens jusqu'aux cannes à lancer. Le tarif du parking Main Street est de 5 *cents* de l'heure, le shérif que tout le monde appelle par son prénom récupère les chiens errants la semaine et colle les ivrognes en cabane le week-end, le lundi, il nettoie la banquette arrière de sa Chevrolet qui sent le vomi. Les mères au foyer fourrent dans la malle de leur SUV des sacs en papier kraft bourrés à craquer de mangeaille *cholesterol-free*... Budweiser pour Papa, Dr Pepper's pour les gosses. Les majorettes, Halloween, les cantiques... Norman Rockwell ! [Une ville sans histoires](#), loin de l'agitation de New York tout proche, oasis plan-plan en plein milieu d'une campagne pour dépliants de syndicat d'initiative.

À partir de 1963, Cus d'Amato vit retiré dans une grande baraque pleine de chauves-souris à trois miles à peine de la salle de boxe au-dessus du poste de police de Catskill. C'est là qu'il entraînera le jeune Tyson et qu'il en a fait celui qui allait devenir le plus jeune champion du monde poids lourd de l'histoire.

Un jour ou l'autre, à l'entrée de Catskill, une pancarte racontera l'histoire de Cus et du Kid ; d'ores et déjà, on peut visiter, 422 Main Street, le gymnase où Mike torturait ses *sparring-partners*.

Cuba

« Quand j'ai demandé à Hector Vinent (deux fois champion olympique) ce qui rendait le style cubain unique, il a souri et il m'a dit de m'asseoir sur un banc dans un parc et de regarder les Cubaines marcher. »

Brin-Jonathan Butler

Rien ne dit que les boxeurs cubains intouchables en amateur domineraient de la même manière la boxe professionnelle, le combat tant espéré entre Muhammad Ali et Teofilio Stevenson (plusieurs millions de dollars offerts au Cubain) n'a jamais eu lieu pour le vérifier. En revanche, deux Cubains, Guillermo Rigondeaux et Erislandy Lara, ont récemment rencontré le succès chez les professionnels après avoir quitté l'île clandestinement. Guillermo Rigondeaux (463 combats amateurs, 12 défaites, double champion olympique) est devenu champion du monde super-coq pour son 7^e combat professionnel (une défaite face à Vasyl Lomachenko en super-plume, ce qui n'est pas honteux). Freddy Roach dit n'avoir jamais rencontré un boxeur aussi talentueux de toute sa carrière ; moins brillant, Erislandy Lara n'en est pas moins champion du monde dans la catégorie des super-welters.

Dans les années 50, lorsque Meyer Lansky versait au dictateur de l'île, Fulgencio Batista y Zaldívar, une pension annuelle de cinq millions de dollars, Cuba était le bordel de l'Amérique, un casino géant, la Mafia y régnait sans partage et la boxe professionnelle y prospérait. Le coup d'état de Fidel Castro sifflera la fin de la récréation, les Jose Legra, Jose Napoles, Sugar Ramos, Benny Paret, Juan Manuel Rodriguez s'envoleront vers Miami, la Floride, la Côte Ouest ou l'Espagne et pour Angel Robinson Garcia partout où il y avait de quoi boire et baiser.

Detroit

« Au Kronk, c'était la guerre ! Au Powerhouse, c'était la guerre ! Au King Solomon's, c'était la guerre ! Au Brewster's, c'était la guerre ! »

Vonzell Johnson

Motor City ! La ville où les Noirs trimaient sur les chaînes de montage... Cadillac ! ou dans l'usine à tubes de Berry Gordy... Tamla Motown !

À moins qu'ils ne se soient battus entre eux comme des chats maigres au Kronk, au Powerhouse, au King Solomon's, au Brewster's !

*Philadelphia P.A.
Baltimore and DC now
Yeah don't forget the Motor City*

La ville secouée par les [émeutes raciales](#) de 1967, les plus violentes qu'aient connues les États-Unis.

*This is an invitation
Across the nation
A chance for the folks to meet
There'll be laughin' and singin' and music swingin'
Dancin' in the street !*

Une cacophonie cauchemardesque de sirènes, de cris et de hurlements – la garde nationale, armée, déployée pour protéger les bâtiments municipaux –, une odeur âcre de brûlé, des incendies éteints qui continuaient à fumer pendant des jours.

43 morts,
467 blessés,
2 000 bâtiments détruits,
4 000 arrestations,
20 000 hommes (police, garde nationale et deux régiments de parachutistes) pour reconquérir la ville,
7 milliards de dollars de dégâts.

Tout cela après l'arrestation d'une soixantaine de Noirs bourrés comme des coings dans un *blind pig* de la 12^e rue !

*Brother, brother there's far too many of you dying
Mother, mother, there's far too many of you crying*

La ville dont les Blancs s'enfuient.

La ville dont le maire, Coleman A. Young, était noir.

Son rêve aurait été, appuyé sur sa richesse, de faire de Detroit la première ville afro-américaine des États-Unis. Tout ce qu'il réussira ? Gérer au mieux l'exode massif des Blancs vers les banlieues résidentielles, la faillite de l'industrie automobile, et voir Berry Gordy déménager Tamla Motown en Californie...

Le départ de la Motown marquera, davantage que la faillite à venir, la fin de Detroit, la perte de son identité. Sans Tamla, le cœur d'*Inner City* cessera de battre.

Jamais une firme, excepté General Motors, Chrysler et Ford, n'avait rapporté autant d'argent à la municipalité.

Jamais les habitants de Detroit n'ont été aussi fiers d'appartenir à cette ville que lorsque Tamla Motown squattait les premières places des charts avec ses tubes produits à la chaîne.

Le Donovan Building, construit par Louis Kahn, siège de la Motown, fermé en 1974, sera détruit en 2006 pour faire place à un parking où se garent Honda, Isuzu, Toyota, Nissan, Audi, Volvo, Suzuki, Datsun, Lexus, Saab, Daihatsu, Mitsubishi, Acura, Subaru.

Hudson's, le deuxième plus grand magasin des États-Unis après Macy's, a fermé en 1983. Dix ans plus tôt, la gare centrale par où transitaient ceux qui venaient chercher un emploi et le trouvaient a été abandonnée.

50 % de chômage quand ce n'est pas davantage.
140 écoles publiques fermées sur 193.
Meubles éventrés.
Gymnases inondés.
Piscines dévastées, algues dans le fond.
Façades fantômes.
Plafonds écroulés.
Gymnases déserts.
Engrenages grippés, paperasses illisibles.
Pillage.
Vandalisme.
Incendies criminels.
Synagogues transformées en églises transformées en parkings,
Cinémas devenus clubs de strip-tease.
Disparitions féroces.
Plâtras. Rouille.
Fureur des ruines.
Le Tiger Stadium démolé en 2008.
L'Adams Theater rasé en 2010.
Le Kronk incendié le 7 octobre 2017.
Thomas Hearn – sonné – pleurnichant en contemplant ses ruines
encore fumantes.

*The dream is over.
We blew it !
And we've almost lost Detroit
This time
How would we ever get over
Losing our minds ?*

Gil Scott Heron

Espagne

Cela fait longtemps que la boxe a disparu en Scandinavie, souvent sous l'effet d'une interdiction démocratique destinée à parfaire le bien-être prophylactique de populations faisant l'admiration des métèques méridionaux efflanqués ; dans le reste de l'Union, sa situation n'est guère florissante, sa pratique est en grande partie discréditée et l'on s'achemine cahin-caha vers sa disparition pure et simple. L'exemple de l'Espagne est assez significatif des processus en cours afin d'obtenir ce résultat. Les partisans de son éradication ne cachent pas que leur opposition est essentiellement morale. *El País*, le quotidien généraliste madrilène (deux millions de lecteurs), a décidé de ne publier aucune information sur la boxe « sauf celles relatant les accidents ou reflétant le monde sordide lié à cette activité » ; il est à noter qu'*El País* continue (mais pour combien de temps ?) à publier des chroniques taurines. TVE, la chaîne de télévision publique, a décrété que la boxe était une atteinte à « la stabilité de la société et à la

morale publique ». Dans ces conditions, les boxeurs espagnols ont tendance à se poser en victimes (on le ferait à moins), Javier Castillejo, deux fois champion du monde, s'est plaint d'être considéré comme un « délinquant » en Espagne alors qu'il est admiré ailleurs, les journalistes sportifs constatent que les politiques (essentiellement de gauche) ont étouffé financièrement la boxe. Le public s'en fout, il regarde le foot tourner en boucle sur les écrans des *bodegas* et se désintéresse peu à peu de ce qui se passe au centre des arènes... trop de sang, pas assez de virtuel.

Pintxos para todos !

Est (Pays de l')

Depuis l'effondrement de l'Union soviétique, les pays de l'Est sont devenus pour l'Europe ce que le Mexique est pour les États-Unis, un réservoir de viande à hacher.

Indigènes

Qu'ils soient choktaws, shoshones, yuroks, klamaths, swinomishs, chewamas, modocs, winnebagos, chippewas, seminols, chiloquins, tolowas, haidas, osages ou Dieu sait quoi, les « Indiens » n'ont jamais vraiment brillé sur les rings, à quelques exceptions près : Marvin Camel (de Missoula), premier champion du monde lourd-léger, Paul Banke (mort du sida en 1995), champion du monde super-coq, et puis c'est à peu près tout.

Las Vegas

« Las Vegas transforme les femmes en hommes et les hommes en crétins. »

Bugsy Siegel

Deux tiers des habitants du Nevada vivent à Las Vegas, un Disneyland conçu par des architectes et des décorateurs ayant forcé sur le LSD et où les enfants devraient respecter un couvre-feu.

Le premier hôtel de rêve de Las Vegas, le Flamingo, dont la seule enseigne consomme autant d'électricité qu'une ville de moyenne importance, a été financé dans l'immédiat après-guerre par Benjamin « Bugsy » Siegel, l'un des as du carré de la pègre new-yorkaise. « Bugsy » détournera la moitié des fonds avancés pour ce faire par Lansky, Costello et Luciano ; en guise de récompense pour ses bons et loyaux services, il sera transformé en passoire le 20 juin 1947 à Los Angeles à coups de mitraillette Sten. Interrogée à propos de la mort de son amant par le sénateur Kefauver, Virginia Hill fournira pour seule réponse : « Tout ce que je souhaite, c'est qu'une bombe atomique vous écrase la gueule ! »

Le Flamingo fait aujourd'hui figure de sombre taudis comparé à ses rivaux : le Cæsars Palace, l'Excalibur, le Bellagio, le Mandala Bay, le Wynn, le MGM, le Four Seasons, le Palazzo Resort ou le Luxor.

On croise tout et n'importe quoi à Vegas : un cristal new-age de trente étages, une chaîne volcanique qui pète les flammes de l'enfer à heures fixes, des ponts-levis violet scarlatine, des donjons fuschia de Floride et des mâchicoulis orange incandescent, un Nil souterrain hanté par des pirogues propulsées par des moteurs Volvo Penta, une crypte d'Isis en Ciporex, des galeries marchandes survolées par une escadrille de fusées interplanétaires en carton-pâte, un équipage de pirates des Caraïbes au grand complet, Tarzan au volant d'un Dodge 4 X 4, Toutânkhamon chaussé par Nike et Flash Gordon par Reebok, un séminaire de dentistes du Manitoba en goguette, une palanquée de bédouins d'opérette oscillant sur des chameaux albinos, les mouchoirs imbibés de la transpiration de Frank Sinatra derrière une vitre blindée comme les reliques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans leur châsse, des vedettes dont on pensait qu'elles étaient mortes depuis Woodstock et qui le sont peut-être. Tout ce qu'une imagination malade peut produire de monstres et de monstruosité. Tout est démesuré à Las Vegas... hyperbolique, surréel. Lorsqu'en 1967 le célèbre cascadeur [Evel Knievel](#) tentera de réaliser un saut à moto au-dessus des jets d'eau du Cæsars Palace, on le relèvera avec quarante fractures et il restera trente jours dans le coma. La réalité dans les halls des hôtels de Las Vegas a tendance à se confondre avec un hologramme conçu par un ingénieur ayant forcé sur les produits toxiques. Même les palmiers dans la rue n'ont pas l'air vrai et personne n'a jamais vérifié qu'ils le sont. Le temps n'existe plus ni l'histoire, l'été, il fait 50° à l'ombre, un hiver, il a neigé...

C'est là que viennent s'échouer d'anciennes stars du sport tombées dans la débîne. On pouvait, en leur temps, serrer la main à Joe Louis ou à Johnny Weismuller avant de se faire lessiver sur les tapis verts comme Joe l'avait été avant qu'on lui trouve cet emploi, pour que celui qui est toujours considéré comme le plus grand de tous les champions du monde de tous les temps ne finisse pas dans le ruisseau. Joe qui avait arrêté la drogue (il lui arrivait quand même de croire que l'air conditionné lui parlait) s'acquittait de son travail avec l'air morose qu'on lui avait demandé d'adopter pour ne pas énerver les Blancs. Johnny Weismuller, c'était une autre histoire, de temps en temps, il poussait le cri de Tarzan dans le hall de l'hôtel dont il était l'employé en essayant de s'accrocher aux lustres de cristal (il n'y parvenait plus que rarement) et il fallait l'hospitaliser quelque temps.

Chambre 1208, Horsehoe Hotel, Stu Vugar, l'ancien plus jeune champion du monde de poker devenu paranoïaque, vit cloîtré ; il a l'aspect d'un spectre monstrueux, le nez rongé par la cocaïne, les yeux enfoncés dans leurs orbites ; d'une maigreur effrayante, il ressemble aux rescapés des camps. On a retrouvé un autre prodige du poker, suicidé dans sa chambre d'hôtel ; il ne jouait que contre lui-même, il avait en main un brelan d'as, étalé sur la table : un full aux dix.

Si l'on n'est pas terrassé par des vomissements incoercibles, on peut se rincer la dalle à l'œil avec des cocktails fluorescents, louer une suite de

la taille d'un terrain de football décorée du sol au plafond par un Jackson Pollock local en coma éthylique, assister à la remise de l'AVN Award de la meilleure double pénétration de l'année, se rincer les pieds dans un jacuzzi en marbre safran éventé de la taille d'une piscine olympique, se marier en trente secondes (trois mille cérémonies le jour de la Saint-Valentin) avec comme témoin le sosie borgne d'Elvis Presley (en soirée, il fait Barbe Noire le pirate sur le Strip). Toute cette débauche illuminée par une centrale nucléaire et irriguée par la Colorado River n'est construite que dans un seul but : soulager les gogos de ce qu'ils possèdent et même de ce qu'ils ne possèdent pas encore. Certains casinos sont autorisés à toucher leurs chèques de fin de mois.

Las Vegas est, depuis sa création, la capitale mondiale du jeu. On peut y jouer à tout et à n'importe quoi : au baccara, au poker, au craps, au Big 6, au paï-gow, à la bataille navale, au black-jack, au punto blanco, au red dog, au morpion, à pile ou face, mais surtout à la forme la plus dégénérée du jeu : le bandit manchot. 3 500 « slots » rien que pour le MGM qui, il est vrai, compte 5005 chambres et dont la salle des paris est un hybride de la Bourse de New York et de Cap Canaveral, sur les écrans de laquelle clignotent des chiffres suivis d'une dizaine de zéros. Vingt millions de touristes font la queue pour branler le manche de plus de 100 000 machines à sous émettant une rhapsodie qui ressemble au jingle d'un jeu vidéo composé par un Stockhausen de Singapour. La majorité des accros au bandit manchot étant les hordes de ménagères de Pensacola ou d'Indianapolis, la permanente immobile, en corsaire un peu éculé aux fesses, les doigts de pied au vernis écaillé dépassant du genre de claquettes que l'on enfile pour ne pas se choper de verrues au bord des piscines municipales, un mug de pop-corn empli à ras bord de jetons pressé contre des seins comprimés dans des soutiens-gorge à baleines, tentant d'aligner huit heures par jour, sinon plus : oranges / citrons / prunes / cerises / cloches / barres et *vaqueros* dans un *staccato* cacophonique de caisses enregistreuses hystériques.

Las Vegas n'est ni kitsch ni vulgaire, elle est au-delà du kitsch et du vulgaire. Ce qui fascine ses utilisateurs, c'est qu'elle modifie leur activité cérébrale, qu'elle réduit leur être à une seule fonction, qu'elle est l'aliénation réalisée.

Un absolu.

De l'espace on ne distingue que deux choses issues de la main de l'homme : les 3 640 kilomètres de la Grande Muraille de Chine et les 300 000 watts qui illuminent le sommet du Luxor.

On peut, théoriquement, gagner à Vegas des sommes qui feraient sursauter le Sultan de Brunei, des millions de millions de dollars, à la seule condition qu'on les perde aussitôt. Les montagnes de cash échangées sont l'équivalent du PIB d'un pays de moyenne importance, une Bourse fulgurante où les lévriers et les brelans d'as auraient remplacé le ciment, l'acier et les profits et pertes de l'industrie ; la science-fiction, la science et la fiction. Toutes les attractions possibles et imaginables sont appelées à la rescousse pour servir de produits d'appel et cela dans un seul but : que le crétin du Minnesota ou le milliardaire texan se retrouvent à poil sur le Strip

avec les alcoolos, les pickpockets, les SDF et les girls des revues ayant oublié d'enlever leurs faux-cils. S'il fallait pour cela reformer les Beatles, importer le saint-suaire ou démonter le Taj Mahal pierre par pierre, cryogéniser Ronald Reagan, la direction des hôtels et des casinos le ferait. Leur dernière trouvaille ? L'art moderne et contemporain ! Le dernier né des hôtels de rêve, le Bellagio (3005 chambres, un lac artificiel grand comme celui de Côme, 139 tables de jeu, 2 500 slots), qui a coûté 1,6 milliard de dollars, expose à côté des Cézanne, Matisse, Modigliani, Van Gogh, Picasso et Renoir de bon aloi pour 50 millions de dollars de Robert Rauschenberg et de Cy Twombly. La galerie où ils sont exposés est payante, il n'est pas exclu que les tableaux soient à vendre.

Chaque jour, des vagues de touristes viennent s'échouer à Las Vegas, chaque jour, des centaines de nouveaux habitants attirés par le mirage du taux de maladies vénériennes le plus élevé à l'ouest du Rio Grande viennent grossir la population et chaque jour, la ville vomit son écume à la périphérie. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne des néons et des casinos l'image de l'Amérique déglinguée remplace celle de l'Utopie électrique : laveries automatiques où errent d'improbables silhouettes *white-trash*, pensions miteuses dont l'enseigne ne clignote plus bézef, sex-shops louches, boutiques de prêteurs sur gages où, derrière des vitres sales, la marchandise (crotales empaillés, matelas pneumatiques, quilles de bowling, crosses de hockey, patins à glace, patins à roulettes, Betamax, bazookas, fusils à lunettes, Rolax, Omego, Cartiet, medecine-balls, extincteurs, pianos électriques, haltères, squelettes démantibulés, photocopieuses, tambours de cérémonie, cendriers publicitaires, enceintes Akai, amplis Hitachi, tourne-disques Grundig, selles flapies, attrape-rêves, colonnades de jantes alu, pyramides de radiateurs, Yamaha, Bontempi, béquilles, scyalitiques, tabourets de bar, armoires à pharmacie, bois de cerfs, cornes de vaches, flèches empoisonnées, masques de plongée, masques à gaz, masques de carnaval, masques africains, masques d'Halloween, brides, lassos, selles dont le cuir est cuit et le pommeau de traviole, sagaies, machines à écrire, Tony Lama éculées, Kelvinator hors-d'âge, friteuses industrielles, Amstrad, violons, Fender Stratocaster, Gibson, Rickenbacker, Epiphone, machettes rouillées, œuvres complètes de Lénine et de Bobby Darin) s'accumule jusqu'au plafond en piles prêtes à s'écrouler, *peep-shows* où s'échouent des strip-teaseuses flapies dont la poitrine translucide et violacée fait penser aux dindes sous plastique de Safeway pour Halloween. Le vent du désert n'arrive pas à dissiper les relents d'urine et de crasse qui flottent. Las Vegas est la ville des États-Unis où l'on peut croiser le plus grand nombre d'ivrognes titubants, leur bouteille planquée dans une poche de papier kraft, enjamber le plus d'épaves couchées en chien de fusil dans un cercle d'ordures. Chaque année de plus en plus de gens se suicident à Las Vegas, plus que partout en Amérique. En fait, on se suicide tellement souvent à Las Vegas que l'on a plus de chance de s'y suicider que d'y être assassiné, même si le rapport sur la criminalité du FBI classe Vegas parmi les villes les plus dangereuses du monde. À Vegas, il y a plus de suicides que de personnes qui meurent des suites d'un

accident de voiture, du sida, de pneumonie, de cirrhose, d'infarctus du myocarde ou de diabète.

Depuis 1975, les autorités de l'État ont autorisé les paris sur les courses et les sports. Dans ces conditions, les championnats du monde de boxe font partie des attractions proposées par les nababs de Vegas. Ils en tirent un double bénéfice : celui des paris sur les combats et celui procuré par l'afflux des spectateurs venus assister aux combats qui sont, plus que d'autres, enclins à abandonner leurs billets verts là où l'on se doit de les abandonner : dans leurs poches.

Depuis le 8 novembre 2016, « la consommation de marijuana à fin récréative » a été légalisée pour les adultes de plus de 21 ans... comme s'ils avaient besoin de ça !

Louisville

Il reste encore à Louisville quelques souvenirs de l'époque où Cassius Clay y est né, le 17 janvier 1942, et y a grandi, 3302, Grand Avenue : des maisons datant du temps d'*Autant en emporte le vent*, du temps où la limonade était servie sur la pelouse sous le saule pleureur par des domestiques noirs, du temps où tous les Noirs étaient domestiques et où personne de sensé n'aurait seulement pu *imaginer* qu'un métis serait élu président ; du temps où le Derby du Kentucky était la seule chose (sans compter la distillation du bourbon) qui comptait et venait distraire la douceur un peu morne des jours. Lorsque l'on se promène dans l'Allée des Millionnaires devenue « attraction touristique », il y a encore, flottant dans l'air, quelque chose de ce genre : un parfum d'insouciance distinguée.

Certaines de ces demeures de style composite ont été transformées en « B&B » où des couples gays essaient de perpétuer ce qui leur apparaît comme l'ultime raffinement de la vieille Europe (livres décoratifs, doubles rideaux, soufflé au petit déjeuner) consistant à encadrer des images pour couvercles de boîtes à chocolat comme s'il s'agissait d'un authentique Boucher... lampes vaguement Tiffany, allumées nuit et jour, couvre-lits en dentelle, escalier en bois qui grince.

Le centre-ville de Louisville est un centre-ville américain authentique : il n'a donc rien à voir avec un centre et n'a rien d'une ville.

Le musée Muhammad Ali est situé pas très loin des rives de l'Ohio et de l'Interstate 64, 144 North Sixth Street entre River Road et Main Street ; au cas où vous ne vous déplaceriez pas à pied ou en bus, un garage est prévu entre la 6^e et la 7^e rue.



On peut supposer que le musée a coûté un bon paquet de millions de dollars ; la plaque de granit noir remerciant les donateurs est aussi grande que celle d'un monument aux morts d'une ville française de moyenne importance. Les donateurs sont classés d'une manière aussi irréfutable que l'ordre alphabétique.

- Gold** : 1 000 000 \$ (« Pillars ») ;
500 000 \$ (« Humanitarians ») ;
- Silver** : 250 000 \$ (« Champions ») ;
100 000 \$ (« Benefactors ») ;
- Bronze** : 50 000 \$ (« Underwriters ») ;
10 000 \$ (« Sustainers »).

Parmi les « Pillars » en dessous de Laila et Muhammad Ali, on relève Microsoft ; dans les « Champions » : Coca Cola et Lennox Lewis ; dans les « Benefactors » : Delta Airlines et Angelina Jolie ; dans les « Underwriters » : Kodak et la Chase Foundation ; dans les « Sustainers » : la Princesse Haya Bint Al Hussein, General Electric et... Adidas que l'on ne peut s'empêcher de trouver un peu radin !

Le bâtiment d'un modernisme de bon aloi est sans grand intérêt comme tous ceux qui l'entourent, clair, pratique et susceptible d'être détruit sans que personne ne s'en aperçoive ou ne proteste.

L'entrée est aussi grande qu'un hall d'aéroport en prévision des foules susceptibles de s'y presser (il n'y a souvent que deux personnes à la caisse).

Le guichet d'entrée jouxte la boutique où, comme désormais dans n'importe quel musée, on vend les redoutables « produits dérivés » (stylos, casquettes de base-ball, porte-clés, mugs, sweat-shirts) susceptibles de

vous transformer en homme-sandwich à des prix défiant toute concurrence. Tout ici est estampillé « Muhammad Ali » ou GOAT (Greatest Of All Times), ce qui apparaît fort légitime.

Le tarif d'entrée est de neuf dollars (avec des réductions pour les plus de soixante-cinq ans, les militaires, les étudiants et les enfants de moins de douze ans), mais on peut, à peu près partout dans la ville, se procurer des coupons de réduction.

C'est un musée d'un genre ordinaire à une époque où les musées sont consacrés non plus à l'art, mais à tout ce qui est susceptible de se définir comme « culturel » ; le terme étant assez vague pour recouvrir des activités surannées comme l'élaboration du fromage de chèvre en haute montagne ; des objets aujourd'hui sans emploi (on les accroche au-dessus de la cheminée) : le fer à friser par exemple ; des événements historiques tombés dans l'oubli (la prise de la smalah d'Abd-el-Kader), mais aussi des personnages hors du commun, et Muhammad Ali en fait partie.

Comme tous les musées de ce genre, à de rares exceptions près, les solutions plastiques sont absentes, l'éclairage, l'accrochage empruntent les formes classiques de la scénographie socio-culturelle en vogue.

Une fois sa place payée, on est pris en charge par le personnel et il n'y a guère moyen d'échapper au sens obligatoire du parcours. En guise de première station, une employée du musée vous fait prendre la pose devant un fond prévu à cet effet, si vous restez interloqué, elle vous indique même la pose que vous devez prendre : celle des vieux boxeurs qui ne boxent plus, une garde menaçante jouée à l'excès de manière à ne pas être prise trop au sérieux, celle qu'Ali prenait comme un automate à peine apercevait-il un appareil-photo. Le temps de développer le cliché, votre photographie réapparaîtra l'étage au-dessus et l'on vous proposera de l'acheter en différents formats.

Comme chez Walt Disney !

Les procédés muséographiques ne sont pas toujours maladroits, ils sont quelquefois même touchants dans leur maladresse et leur naïveté ; les informations « historiques » sont toutes données ou à peu près, on glisse sur certaines puisqu'il s'agit avant tout de célébrer un culte et de donner une image d'Ali d'où, paradoxalement, toute violence est exclue. L'accent est mis, presque exclusivement, sur le parcours édifiant de celui qui, par la magie de la récupération, est devenu la figure d'un culte New Age où les bons sentiments interactifs ne se lassent pas d'être filmés comme un soap opera.

L'intention est affichée sans détours, il s'agit de promouvoir les valeurs profondes véhiculées par Muhammad Ali (la paix, l'engagement social, le respect et le développement personnel), et de célébrer son influence universelle. Le but avéré est de communiquer ces valeurs au public, mais on ne se gênera pas pour essayer de les faire partager sinon adopter aux visiteurs plus ou moins considérés comme des semi-croyants ne demandant qu'à être définitivement convertis.

Ainsi, au quatrième étage, on vous propose de trouver votre voie comme Ali a trouvé la sienne (« *Lighting the Way* »), de découvrir vos forces personnelles (« *Walk with Ali* ») et l'on termine par un Mur de l'espoir

et du rêve : 5 000 dessins d'enfants de 141 pays (« *Global Voices* »). Au cinquième, vous pouvez lire quelques poésies d'Ali, prendre connaissance des idéaux qui resteront comme son héritage : respect, confiance en soi, conviction, générosité et spiritualité...

Il manque à tout cela l'électricité, la foule, le bruit, l'odeur, la passion, l'excès. Le grand absent, c'est Ali lui-même.

Avoir un musée de son vivant, c'est mourir un peu, le risque encouru d'y être enterré de son vivant.

Ce qui ne manque pas.

Newark

En juillet 1967, les [émeutes](#) de Newark éclatent. Marvin Hagler, treize ans, regarde par la fenêtre les voitures en flammes et les magasins saccagés par les pillards, il regarde la police et la Garde nationale affronter les émeutiers. Il trouve ça marrant, jusqu'à ce qu'une balle vienne se fichier dans le plafond.

– Tous à plat ventre ! crie sa mère. Et personne se relève avant que je le dise !

There's a Riot Goin' On !

Ils passeront trois jours à plat ventre tandis que Newark brûle.

Ils regarderont le carnage à la télévision.

Ils dormiront tous les huit pelotonnés sous leurs lits.

Michael Pugh, 11 ans, sera tué en sortant les poubelles et un vieillard de 73 ans aussi et une fillette de 3 ans aussi.

Balles perdues.

*The Revolution Will Not Be Televised
The Revolution Will Not Be Re-Run Brothers
The Revolution Will Be Live*

Les sirènes.

Les explosions.

La fumée.

Les détonations.

Les blindés.

Les flammes.

Burn Baby Burn !

26 morts, 725 blessés, 1500 arrestations. 10 millions de dollars de dégâts.

Newark en ruine.

– Faut foutre le camp, dit Mae, la mère de Marvin.

Ils restent.

Marvin fait un peu de foot, un peu de basket, un peu de base-ball, il fait nager dans la baignoire une tortue trouvée dans leurs escaliers, il regarde les pigeons voler au-dessus des terrasses, il colle dans sa chambre une photo de Floyd Patterson trouvée dans la rue, il se bagarre, mais pas trop, sa vraie passion, c'est le dessin. Il passe des heures – seul – à dessiner dans son coin.

Deux ans plus tard, un jeune Noir de 17 ans est tué par un flic noir, Newark se soulève une fois encore.

– On se casse, dit Mae.

Et, alors que Marvin vient d'avoir son premier enfant, toute la famille Hagler émigre à Brockton, la ville de Rocky Marciano.

New York

« C'est à New York qu'on peut voir
Se découper l'élégante carrure
De mon héros négatif
Dans n'importe quelle rue où il fait noir. »
Edouard Limonov

En dehors du fait que la ville est un problème géométrique correctement résolu, seul un chaman sous mescaline pourrait raconter son histoire.

New York, c'est l'argent et le pouvoir, le bourdonnement électronique de l'argent facile vibrant sous les rues tout le long du réseau câblé parmi le concert des sirènes, des klaxons et des alarmes incendie.

New York, c'est le rêve de huit millions de personnes attirées par l'argent et le succès, mais en réalité venues s'y perdre.

Rêve de toutes ces jeunes filles venues des cités agricoles de l'Ohio, de l'Iowa ou de l'Indiana. Elles ont traversé de nuit la grande prairie en Greyhound. Maintenant elles dorment sur un matelas posé à même un plancher où courent des cafards gros comme des assiettes à dessert, en rêvant de Madison Avenue, de Wall Street et du Dakota Building. Dehors, le vent souffle – âpre – autour de la 70^e et elles courent avec leurs copines pour prendre le métro, chaque année vêtues de robes un peu plus courtes, leurs cheveux toujours plus blonds.

Sortent en boîte
Repartent avec des hommes
(ne leur plaisant pas vraiment).

Rêve de tous ces jeunes gens descendus de Brownsville, de Crown Heights, de Bedford Stuyvesant... Bristol Park ! Rockaway Avenue ! Lincoln Terrace Park ! se croyant invincibles, pensant que les types en face d'eux ne rêvent pas aussi fort ni des mêmes choses qu'eux. Ils regardent l'étagère des compléments alimentaires dans des seaux en plastique chez Maxi Flex en attendant la nuit – étendus – que leurs deltoïdes poussent et que leurs abdos sèchent.

Aminox Acid Pump
Super Nitro Fat Burner
Testo Warrior
Tribulus Terrestris !

Ils frappent sur des sacs, gesticulent devant des miroirs ternis, font gémir des planchers disjoints d'où la poussière s'élève.

Et si ça ne marche pas, s'ils prennent branlées sur branlées entre douze cordes, ils vont sucer des types au croisement de la 23^e Rue et de la 3^e Avenue ; ce ne sont pas des tapettes pour autant, juste des types qui ne sauront jamais boxer.

Comme leurs sœurs et leurs cousines, ils mènent la vie qu'ils considèrent devoir mener à New York : devenir quelqu'un d'autre pour réaliser leurs rêves.

Ordre public

Afin de « préserver l'ordre public », les images du combat Jack Johnson/Jim Jeffries ont été interdites de diffusion dans les états suivants : Arkansas, Georgie, Iowa, Maine, Maryland, Massachusetts, Montana, Texas et Virginie ainsi que dans certaines villes dont Baltimore, Cincinnati, Detroit, Los Angeles, Louisville, Minneapolis, la Nouvelle-Orléans, Phoenix, San Francisco et Washington D.C.

Philadelphie

*I was bruised and battered
I couldnt tell what I felt
I was unrecognizable to myself
saw my reflection in a window
didnt know my own face
Oh brother ! are u gonna leave me
wasting away on the streets of Philadelphia*
Bruce Springsteen

Quand un boxeur, même un débutant pas très doué*, venait de la « ville de l'amour fraternel », on était sûr qu'on en aurait pour son argent. Que le type n'allait pas rechigner à la tâche, qu'il ne lâcherait pas le morceau, qu'il était là pour travailler et qu'il allait travailler. Parce qu'à Phillie, l'alternative était simple : soit y avait du boulot, mais si dur et si mal payé qu'il valait encore mieux s'en prendre plein la gueule entre douze cordes ; soit y en avait pas et il n'y avait plus qu'une chose à faire : enfiler une paire de gants et frapper sur le type en face jusqu'à ce qu'il tombe. De toutes les manières,

les types de Philadelphie ne faisaient pas de vieux os, à l'exception, peut-être, de Benny « Bad » Briscoe qui était increvable, fallait en profiter tant qu'ils étaient jeunes, la faute au style sans doute... impossible de décider si c'était le style qui faisait la ville ou la ville qui faisait le style. Les deux sans doute. Exception faite d'un brelan d'excentriques : Tommy Loughran, Willie « The Worm » Monroe et « Gypsy » Joe Harris, les mecs de Philadelphie ne se préoccupaient que d'une seule chose : avancer ! Comme Joe Frazier, comme Rocky Balboa, et même les types durs au mal comme Marvin Hagler étaient obligés de se sortir les tripes pour en réchapper. Marvelous perdra même contre Bobby « Boogaloo » Watts et Willie « The Worm » Monroe les deux premières batailles de la Guerre de Philadelphie dont il finira par sortir vainqueur. Quand ils rentraient du Spectrum ou du Blue Horizon, ils portaient les marques des combats durs qu'ils avaient livrés et puis les cicatrices qui vont avec et puis ils disparaissaient de là où ils avaient voulu s'évader : [les rues de Philadelphie](#).

« Tout ce que l'on entendait dans le quartier, c'était
les flingues et la sirène des ambulances. »

Netty Kennedy

Le 26 août 1964, les flics qui, lorsqu'ils patrouillent dans la « Jungle », vont obligatoirement par paire mixte : un Noir, un Blanc, arrêtent un couple non mixte, Rush et Odessa Bradford, au croisement de la 22^e Rue et de Columbia Avenue. Odessa Bradford qui en a un coup dans l'aile refuse de bouger sa bagnole qui encombre, le ton monte, la foule enfle, la rumeur se répand : « Les flics ont tué une femme enceinte ! » Le couvercle saute, la Jungle est en folie. 1 800 policiers mobilisés, 2 morts, 341 blessés, 774 arrestations, 726 bâtiments endommagés, 225 magasins pillés, plus de 3 millions de dollars de dégâts. Les leaders du Mouvement pour les droits civiques avaient essayé de calmer le jeu, ceux de la Nation de l'Islam verseront de l'huile sur le feu, les commerçants juifs, victimes privilégiées des pillages, verront juste dans ces événements un pogrom déguisé en émeute raciale. Les cendres à peine refroidies, les Colombes et les Faucons s'étriperont au sein du Conseil municipal, comme les conservateurs du musée de Philadelphie s'étriperont en 1982 avec les membres de la commission culturelle municipale pour décider de l'emplacement de la statue de Rocky, œuvre de A. Thomas Schomberg, don de Sylvester Stallone. Trois ans après les émeutes, Frank J. Rizzo, partisan de la manière forte, était élu maire de Philadelphie, quant à la statue de Rocky, après avoir fait un petit tour du côté de l'esplanade du Spectrum, elle finira en bas, à droite des escaliers menant au Musée abritant l'œuvre secrète de Marcel Duchamp, *Étant donnés*.

Quant aux jeunes Noirs enfermés dans la douleur des gymnases, ils ont continué à tenter de s'évader de là où ils étaient enfermés en se disant qu'un jour, peut-être, ils entreraient eux aussi au *Boxing Hall of Fame* comme « Philadelphia » Jack O'Brien, Henry Lewis, Battling Levinski, George Godfrey, Lew Tandler, Tommy Loughran, Benny Bass, Midget Wolgast, Bob Montgomery, Harold Johnson, Joey Giardello, Joe Frazier,

Matthew Saad Muhammad, Jeff Chandler et Sonny Liston, à moins qu'ils ne puissent, tout simplement, quitter les rues de Philadelphie.

*Aint no angel gonna greet me,
its just you and I my friend,
and my clothes dont fit me no more,
I walked a thousand miles,
just to slip this skin*
Bruce Springsteen

Quand j'suis revenu à Philadelphie, à l'aéroport, y avait personne pour m'accueillir. Personne. J'ai même pas pu leur dire que j'me tiendrais peinard, que j'serais un champion dont ils seraient fiers, dont ils auraient pas honte et toutes ces conneries. Pas un chat. Personne. Même pas un larbin de la mairie ! Juste quelques journalistes pour écrire qui y avait personne pour accueillir le champion du monde des poids lourds dans la ville où il vivait... le type dont Joe Louis avait dit que tout ce qui pourrait lui enlever le titre, ce serait l'âge ! Cet enfoiré de Larry Merchant avait écrit que si j'avais droit à une parade, on pourrait utiliser mes procès-verbaux d'arrestation comme confettis. J'm'attendais pas à être invité à la Maison Blanche, à faire la bise à Jackie et à jouer avec les jolis petits nenfants... y z'auraient eu bien trop peur que j'leur foute la trouille, p't'être même que j'les bouffe tout crus ! J'm'attendais pas non plus à être traité comme un putain de rat d'égout... le lendemain du combat, j'me suis fait arrêter par les flics dans Fairmount Park parce que j'roulais trop doucement ! J'étais champion du monde. À New York, ils avaient pas voulu du combat parce que j'avais la peste, à Saint Louis, les flics m'attendaient pour me flinguer, on m'arrêtait à Philadelphie parce que j'roulais trop doucement dans ma Cadillac, à Washington, ce petit con de Kennedy ouvrait une enquête pour savoir si par hasard j'avais pas de trop mauvaises fréquentations et le type du FBI, Hoover la tapette, ouvrait mon dossier tous les soirs avant de se faire sucer la bite ! On s'est cassé de Philadelphie qu'était juste un autre Saint Louis à la con pour aller vivre à Chicago et puis après à Denver. J'préférais ramasser les poubelles à Denver qu'être maire de Philadelphie. »

* « À Philly, même les ivrognes ont un bon gauche. » **Tex Cobb.**

Puerto Rico

Un peu plus de 9 000 kilomètres carrés, un peu plus de 3 millions d'habitants.

International Boxing Hall of Fame

Carlos Ortiz - Wilfred Benitez - Wilfredo Gomez - Jose Torres - Sixto Escobar
- Edwin Rosario - Pedro Montañez - Herbert Hardwick - Felix Trinidad -
Hector Camacho - Miguel Cotto

Stockton

« Stockton était une ville de 80 000 habitants,
entourée de marécages, de cours d'eaux
et des champs fertiles du fleuve San Joaquin. »

Leonard Gardner

Stockton est la ville de *Fat City*, « Fat City » en argot, c'est l'Eldorado, la ville où l'on va toucher la grosse galette, autant dire l'inverse de Stockton qui, d'après Karen Schoener, ressemble à « un tableau d'Edward Hopper, une photo de Robert Franck, une chanson de Tom Waits jouée sur un piano désaccordé ».

L'agglomération de Stockton compte un peu plus de 300 000 habitants dont 34 % d'obèses (la plus forte proportion des États-Unis, *ex æquo* avec Montgomery dans l'Alabama). Comme Detroit, la ville a été déclarée en faillite en 2008, elle a retrouvé son équilibre financier en 2015 ; c'est la seconde ville la plus dangereuse de Californie derrière Oakland (dixième sur l'ensemble des États-Unis, cinq places de moins qu'en 2005) ; son taux d'analphabétisme la classe en troisième position, elle est septième pour ce qui est de la fréquence des vols de voitures. En 2009 et 2011, le magazine *Forbes* l'a désignée comme étant la ville la plus misérable des États-Unis et en 2010, comme l'un des trois pires endroits où vivre.

Ça tombe bien... on sait depuis *Le Caravage* ce que la pauvreté a de pittoresque et comme en Amérique il suffit d'allumer une caméra et de filmer pour obtenir un plan de cinéma, John Huston ne s'en privera pas, [les plans d'ouverture](#) de *Fat City*, où l'on passe des rues de la ville sous un soleil de plomb à la chambre d'hôtel de Billy Tully, renvoient à l'incipit du roman de Leonard Gardner : « Il vivait Hôtel Coma ».

Tournés à Stockton, ils sont superbes.

L'hôtel Coma sera détruit le lendemain du jour où John Huston a filmé la séquence d'ouverture.

Strauss (Bruce « the Mouse »)

« À part en Antarctique, j'ai été mis K.-O. sur tous les continents !
Si tu m'as pas vu K.-O., mec, t'as jamais vu un combat de ta vie ! »

Bruce Strauss

Bismarck, North Dakota / Rochester, New York / Saint Joseph, Missouri / Joplin, Missouri / Bismarck, North Dakota / Macy, Nebraska / Louisville, Kentucky / Lebanon Junction, Kentucky / Louisville, Kentucky / Troy, New York / Hammond, Indiana / Troy, New York / Indianapolis, Indiana / Peoria, Illinois / Evansville, Indiana / Tuscaloosa, Alabama / Lake County, Indiana / Atlantic City, New Jersey / Fort Wayne, Indiana / Rapid City, South Dakota / Lake County, Indiana / Saint Paul, Minnesota / Cornwall, Canada / Lima, Peru / Indianapolis, Indiana / Bay City, Michigan / Paris, France / Indianapolis, Indiana / Davenport, Iowa / Omaha, Nebraska / Indianapolis, Indiana / West Fargo, North Dakota / Chicago, Illinois / Winnipeg, Canada / Lafayette, Louisiana / Suva, Fidji / Deadwood, South Dakota / Atlantic City, New Jersey / Fargo, North Dakota / Omaha, Nebraska / Kiel, Allemagne / Dodge City, Kansas / Sioux Falls, South Dakota / Winnipeg, Manitoba, Canada / Yaounde, Cameroun / Indianapolis, Indiana / Winnipeg, Manitoba, Canada / Richmond Hill, New York / Boston, Massachusetts / Merrillville, Indiana / Dodge City, Kansas / Kansas City, Missouri / Saint Paul, Minnesota / Cologne, Allemagne / Grand Island, Nebraska / Vancouver, Canada / Omaha, Nebraska / Grand Island, Nebraska / Port Alberni, Canada / Winnipeg, Canada / Warren, Ohio / Gary, Indiana / Amery, Wisconsin / Winnipeg, Canada / Ohio Canton, Ohio / Detroit, Michigan / Bloomington, Minnesota / Chicago, Illinois / Saint Joseph, Missouri / Hartford, Connecticut / Oklahoma Miami, Oklahoma / Saint Louis, Missouri / Kansas City, Missouri / Wichita, Kansas / Louisville, Kentucky / Indianapolis, Indiana / Niles, Illinois / Edmonton, Canada / Sioux Falls, South Dakota / Platte, Nebraska / Grand Island, Nebraska / Winnipeg, Canada / Grand Island, Nebraska / Totowa, New Jersey / Rapid City, South Dakota / Fort Wayne, Indiana / Struthers, Ohio / Nanaimo, Canada / Kansas City, Missouri / Indianapolis, Indiana / Hastings, Iowa / Winnipeg, Canada / Bluffs, Iowa / Totowa, New Jersey / Rome, Italy / Omaha, Nebraska / Kansas City, Missouri / Nanaimo, Canada / Johannesburg, Afrique du Sud / Wichita, Kansas / Evansville, Indiana / Winnipeg, Canada / Muncie, Indiana / Miami Beach, Florida / Mucurapo, Trinidad & Tobago / Wichita, Kansas / Regina, Canada / Winnipeg, Canada / Wichita, Kansas / Indianapolis, Indiana / Omaha, Nebraska / Winnipeg, Canada / Chicago, Illinois / Brandon, Canada / Wichita, Kansas / Saint Paul, Minnesota / Omaha, Nebraska / Winnipeg, Canada / Saint Paul, Minnesota / Marshalltown, Iowa / Wichita, Kansas / Saint Paul, Minnesota / Overland Park, Kansas / Las Vegas, Nevada / Council Bluffs, Iowa / Jersey City, New Jersey / Oklahoma City, Oklahoma / Kansas City, Missouri / Topeka, Kansas / Oklahoma City, Oklahoma.